

La nouvelle avait couru, pareille à une traînée de poudre. Charlou avait quitté ce monde, tout simplement, sans un mot. Comme il lui arrivait cent fois par jour de répéter ce geste élémentaire, il avait grimpé les trois marches du buron. Il avait parcouru des yeux cette immensité qui était son univers et dont il se sentait persuadé d'être le centre, il avait poussé une sorte de soupir et s'était affaissé sous l'œil incrédule du bouteiller et la surprise du petit la Flûte.

Et, tout s'était enchaîné. De suite, Jean avait compris qu'il venait de se passer quelque chose qu'il n'avait pas jugée comme l'irréparable mais sûrement comme très grave. Avec le petit, il avait tenté de retourner celui qui était son patron et devant la rigidité des traits et la fixité du regard il avait réalisé qu'il lui importait de réagir, vite. D'abord il ne pouvait le laisser là, dehors. Il lui avait bien tapoté les joues, l'avait aspergé avec l'eau glacée de la source mais devant l'inanité de ses initiatives, ils l'avaient empoigné sous les aisselles, soulevé à peine et, maintenant, ils le tiraient, l'amenant d'abord à l'entrée du buron puis au bas des marches. Dans une sorte de rêve, ils le voyaient

glisser par à-coups, persuadés qu'ils devaient l'allonger sur ce qui lui servait de lit, paillasse que son poids avait fini par écraser.

La table les gênait. Le bouteiller a tenté de la repousser avec la hanche mais ils ont dû abandonner leur charge, éloigner le madrier qui servait de dessus, écarter les pieds sur lesquels il était calé. Ils ont éprouvé une grande peine à soulever à nouveau leur compagnon, le faire basculer, le poser à plat sur un matelas que l'usage avait transformé en une succession de boules.

Ils auraient dû être effrayés par la gravité de l'événement. La vie, en temps habituel, effaçait un peu la rudesse du lieu et la nudité du cadre. Là, il apparaissait dans toute sa rigueur et il a fallu l'habitude pour ne pas s'enfuir. Jean regardait le petit qui ne quittait pas le patron des yeux. Il l'a secoué :

« Cours prévenir le couarre !... »

Le couarre ? C'était le maître, là-bas, dans la vallée, la ferme dont ils dépendaient tous les trois...

« Lui ? Il saura quoi faire !... »

Et il a ajouté :

« Moi ? Il me faut aller traire !... »

À côté du parc le troupeau attendait... la vie continuait...

Comme en surimpression, le bouteiller a vu le petit s'échapper, prendre sa course dès la porte franchie. Et de suite il a disparu, effacé par un repli du vallon. Il s'est retrouvé seul, a, en deux pas, rejoint celui qui, pendant des années avait été son compagnon. Et, poussé par l'habitude, c'est à lui qu'il adressait ses tâtonnements. Il avait été si longtemps dans la peau du second que, prendre une décision sans la commenter, l'expliquer, demander au moins une approbation tacite, lui paraissait inimaginable. Il a répété :

« Il me faut aller traire !... »

Mais, de suite, les obstacles surgissaient de partout :

« Je ne pourrai pas prendre la gerle !... Elle est trop lourde !.. Je ne pourrai pas la rapporter !... Je vais emporter deux seaux ! Quand ils seront pleins, je les ramènerai !... »

Et, comme pour s'excuser :

« Il faut que j'y aille maintenant !... Je mettrai longtemps ! Au moins jusqu'à la nuit !... »

Et soudain l'immensité de la tâche lui est apparue :

« Traire ?... C'est bien !... Mais le fromage ?... Qui fera le fromage ?... »

Il s'est senti seul, abandonné. Il a éprouvé une impression de découragement qui l'a figé sur place. Mais, de suite, il s'est repris. Il a répété pour se reconforter :

« Le couarre saura !... Il m'enverra quelqu'un ! ... »

En définitive, ce n'était pas la disparition du vacher qui le traumatisait... C'étaient les conséquences !...

Et il est parti rassembler le troupeau, le regrouper dans le parc. Il allait commencer par les bêtes qu'il trayait à l'habitude. Quand il aurait fini, il improviserait. Le temps apporterait sa solution. Pour le moment il refusait de réfléchir aux difficultés. Il pensait à son compagnon, évidemment, mais toujours en considération des problèmes que ce départ lui posait. Et, brusquement, sans savoir pourquoi, une remarque de Louis, au sujet de Charlou, lui est revenue à l'esprit :

« Ton vacher ? C'est un tracteur !... »

Il avait raison, Louis !... Lui ? Il savait !... Mais il a réalisé de suite, le bouteiller. Du tracteur ? Charlou avait la force. Seulement, pour le traîner, il n'avait qu'un tout petit moteur. Et cette mécanique ordinaire venait de casser.

Il était incapable d'analyser ses sentiments. Il n'avait jamais appris. Il n'avait jamais su y réfléchir. Il était demeuré au stade des réactions épidermiques, des impressions vagues, davantage de la curiosité que de la peine. La situation nouvelle ne se manifestait pas, chez lui, par une rupture, par un écrasement tout

au moins. Elle glissait du sentiment au pratique. Le vacher, dans leur association, était là, chargé de tâches précises, immenses et, pour certaines, inconnues. Une réalité lui a sauté aux yeux. S'il devait cailler le lait, il ne savait ni le moment précis ni la quantité exacte de présure. Jamais il ne s'y était précisément intéressé. C'était le rôle du chef, sa responsabilité, son coup d'œil, sa recette. Son aide avait bien vu se répéter les gestes qu'il devait effectuer mais il n'en avait assimilé ni le détail, ni l'ordre. Et surtout, de ce coup d'œil et de cette technique qui étaient l'expérience de Charlou, celui-ci, jamais, ne l'avait expliqué. Lui ? D'instinct, il avait su. Mais apprendre n'était ni son envie ni son but. À l'extrême, confusément, chez lui, c'était une crainte. Si le bouteiller réussissait aussi bien que lui, c'était sa place qui pouvait être menacée. C'était d'abord un autre Charlou dans une autre montagne. C'étaient, en pire, des concurrents partout. Il se jugeait capable de garder un secret. Il connaissait suffisamment son bouteiller pour savoir qu'il raconterait n'importe quoi à n'importe qui...

Jean a murmuré tout bas :

« Je mélangerai la traite du matin avec celle du soir !...  
Après, j'essaierai de le cailler !... »

Il a regardé sur la planche qui courait tout au long de la pièce. La bouteille qui contenait la présure était en bout. Une mesure se trouvait à côté. Et l'inquiétude est revenue :

« Combien Charlou mettait-il de doses ?... Deux ?...  
Trois !... »

Il ne se rappelait plus. Et brutalement la nouveauté et l'énormité de la tâche lui ont écrasé les épaules. Mais il était jeune, actif, un peu insouciant :

« D'abord , aller traire !... »

C'est alors que d'autres problèmes l'ont assailli. Dans quel ordre Charlou appelait-il ses vaches ? Il commençait avec la Noiraude, c'était sûr, continuait avec la Caille, la Virade, la

Framboise... Après ?... Il ne savait plus. Et il a eu peur que les bêtes, ne s'y retrouvant plus dans leur ordre, refusent de donner le lait, que les veaux arrivent en débandade et dans cette situation, s'il les connaissait dans leur ensemble, il se sentait incapable de les trier. Dans la vie de tous les jours, il avait la charge de la moitié du troupeau... Sa moitié !... L'autre ? C'était celle du vacher, celle qu'il s'était attribuée et qu'il gardait pour lui... comme il gardait sa recette...

Et Jean, brusquement, s'est senti dépassé par sa tâche.

Il a réalisé qu'il venait de quitter le buron sans fermer la porte. En temps habituel, elle était toujours ouverte. Là, par décence - il a pensé par respect - il était inimaginable que n'importe qui, voire n'importe quoi puisse rentrer.

Il est revenu sur ses pas et, à l'entrée, il s'est assis sur la marche. Il avait besoin de se rappeler un conseil que lui avait donné Louis, l'Ancien. Un jour où il était dans son atelier, en train de le regarder réparer une fourche, son ami s'était arrêté, l'avait toisé, lui avait dit, lentement :

« Si, un jour, tu as un pépin, un gros coup dur et si tu t'en tires sans dommages, agis, ne réfléchis pas. Laisse tes réflexes te guider. Ils te commanderont exactement ce que tu auras à exécuter. Si tu penses, si tu calcules, tu embrouilleras tout !... Et tu feras n'importe quoi !... »

Pourquoi lui avait-il donné ce conseil ? Quel incident de la vie l'avait provoqué ? Le petit ne se rappelait plus mais il s'appliquait exactement à son cas et à sa situation aujourd'hui. Il a réalisé qu'il était en train de tout craindre, de tout mélanger et surtout de tout appréhender. Il s'est secoué. Il avait perdu son chef, son compagnon mais il n'était pas un novice. Le travail ? Il le connaissait. D'abord le sien et après, il improviserait. Il saurait s'accommoder des difficultés, les juger et les résoudre...

Et d'un pas vif, un seau à chaque main, il a rejoint le parc. Comme averti, calmement, le troupeau attendait. Il a ouvert la

claie et, l'une après l'autre, les bêtes ont rejoint le coin qu'elles s'étaient réservé.

Dans le mouvement, il a appelé le premier veau, l'a regardé secouer rudement le pis de sa mère, a glissé à celle qui inaugurerait la liste une pincée de ce sel qui était sa friandise et maintenant, le front contre la cuisse de la vache, sa hanche contre le veau, assis sur une selle à un seul pied, fixée par une courroie autour de sa hanche et qui mimait une sorte d'appendice caudal, il a recommencé le travail qui était le sien matin et soir.

Ce siège aurait pu paraître aussi inefficace que ridicule. En fait il était le résultat d'une trouvaille venue de l'expérience. Calé de la tête et de l'épaule contre la vache, de la hanche contre le veau, le siège enfoncé dans la terre en oblique, le préposé à la traite était aussi à l'aise dans ses mouvements que bloqué d'une manière à la fois aussi élémentaire que rigoureuse.

François, un jour, avait souri devant autant d'ingéniosité que de simplicité. Aucune autre forme n'était concevable...